

Un tramway relie une ville de province à la plage voisine, distante d'une quinzaine de kilomètres. Aux heures matinales, il fait accessoirement office de ramassage scolaire. Ses allées et venues d'un terminus à l'autre entre les ondulations des vignes ponctuent le cours des vies, avec leurs menus ou cruels événements. Les lieux où se déroule l'action sont principalement le bord de mer, une maison de campagne, la ville qui peu à peu se modernise, un court de tennis. Dans sa fragilité, la vie s'acharne par ailleurs à poursuivre son cours à travers les dédales des couloirs et des pavillons d'un hôpital, et d'infimes coïncidences amènent parfois les deux trajets à se confondre.



9

782707 317322

KLANT

11193 16949 29/10/2009 17:16:13

LE TRAMWAY

ISBN 2-7073-1732-2



2

900000169494

Voorshot : 0.00

16,95EUR

CLAUDE SIMON

LE TRAMWAY

roman



LES ÉDITIONS DE MINUIT

elle une condescendance inspirée par son métier sans aucun doute tenu par elle comme une promotion sociale lui permettant de considérer de haut ces malades qui font « caca » dans les bidets.

De toute façon, me trouvant sous perfusion, ma toilette ne pouvait être que des plus sommaires, embarrassé que j'étais de traîner avec moi l'espèce de potence en acier chromé à laquelle était suspendu le récipient dont le contenu s'infiltrait goutte à goutte dans une veine de mon poignet, ce récipient fait d'une matière à la fois transparente et opaque d'un blanc grisâtre qui, au fur et à mesure se ridait peu à peu, finissant par évoquer ces vessies de porc autrefois exposées chez les charcutiers. Quant au système qui m'alimentait en oxygène, il était possible, le temps de ma toilette, de le débrancher d'une sorte de prise placée dans le mur à la tête du lit et de l'y raccorder ensuite, un système de tuyauterie ayant été aménagé à cet effet dans le pavillon de pneumologie. Il était cependant assez pénible à supporter, le tuyau sortant du mur arrivant par-dessus mon menton où il se divisait en deux branches plus minces qui, passant derrière mes oreilles, revenaient au niveau de mes narines où elles étaient enfoncées.

En fait, au bout de quelques jours, la peau entre les oreilles et le crâne a été portée à un tel degré d'irritation (car je devais conserver en permanence cet attirail, même pour dormir) que l'on dut placer un morceau d'ouate de chaque côté. Contrastant avec l'uniforme blancheur grisâtre des murs, des meubles et de tout le matériel d'hôpital qui m'environnait, ce ou plutôt ces deux fins tuyaux étaient bleu outremer.

Toujours, je suppose, par l'effet de cet état fiévreux qui me donnait l'impression d'être enfermé sous une espèce de cloche à travers laquelle ce qui se passait à l'extérieur ne me parvenait que de façon confuse, c'est-à-dire qu'il m'était impossible d'établir des relations cohérentes de cause à effet (d'avant ou d'après), comme par exemple au cours de ces véritables expéditions que constituaient mes transports au service de radiologie : l'agréable sensation de l'air frais, vif – on n'en était encore qu'à la première quinzaine de mars – sur mon visage au sortir de l'atmosphère renfermée de la chambre : enveloppé d'un plaid et assis dans le fauteuil roulant poussé (avec impétuosité, me semblait-il : une joyeuse impétuosité mais peut-être lui prêtai-je une joie et une gaieté qui

n'étaient pour moi que l'effet de cet air frais, le plaisir de ne plus me trouver en tête à tête avec l'espèce de coquet et terrifiant polichinelle ?...)
 ... poussé par le grand infirmier mulâtre (antillais, sans doute) qui venait me chercher tous les deux jours : véritable voyage (ce service se trouvait très éloigné du pavillon de pneumologie) à travers une succession de couloirs et d'ascenseurs, ces ascenseurs d'hôpitaux aux vastes cabines capables de contenir à la fois lits, fauteuils roulants et personnel hospitalier se rendant d'un service à l'autre et dont le jacassement me parvenait par bribes décousues, de sorte que je me demandais s'il fallait connecter telle phrase prononcée entre deux étages par une voix de femme, ainsi, par exemple : « Qu'elle était belle au milieu de toutes ces fleurs ! », phrase qui pouvait tout aussi bien faire allusion à une mariée amie des infirmières ou à une morte sur son lit de la morgue, avec la rencontre un peu plus tôt (ou un peu plus tard) dans la contre-allée d'une cour (ne m'apparaissant qu'à mi-taille, le bas de leurs corps caché par une haie de troènes) de trois jeunes gens, deux filles et un garçon (ou le contraire) entre quinze et vingt ans marchant ou plutôt défilant à la queue leu leu,

l'un derrière l'autre, d'un pas cadencé et vif (ou du moins qui me sembla vif, de même que l'air printanier, l'allure de mon pousseur, le monde extérieur dans son ensemble), chacun chargé d'un gros bouquet de fleurs, leurs visages (en accord avec cette allure vaguement militaire) n'exprimant ni tristesse ni gaieté, simplement (tant celui du jeune homme que des jeunes filles) inexpressifs (aussi bien ils auraient pu se rendre à quelque fête) et disparaissant presque aussitôt de ma vue – et rien d'autre, sinon au retour, dans l'ascenseur, cette voix de femme prononçant derrière moi, juste au moment où le grand mulâtre poussait mon fauteuil roulant au-dehors ces quelques mots : « ... si belle au milieu de toutes ces fleurs ! » qui ne pouvaient logiquement, dans un tel lieu (un hôpital) que faire allusion à une morte reposant à la morgue dans une profusion de roses et de chrysanthèmes : quant à savoir s'il existait un lien entre cette morte et les bouquets portés par les trois jeunes gens à la vive démarche cadencée, seul le mot « fleur » pouvait le permettre, mais dans l'impossibilité où j'étais de me rappeler si cette apparition avait eu lieu au cours de mon voyage aller (ce qui alors aurait pu rendre possible

qu'il s'agisse des mêmes fleurs – l'attente à la radio se prolongeant parfois au-delà d'une heure), je ne parvenais pas, à travers ma cloche de verre, à situer exactement les choses dans le temps, mon cerveau restant seulement sous le coup de l'accouplement des deux mots : fleurs et mort.

A la réflexion, je pense que ce ne sont pas seulement la rapide vision des trois jeunes gens porteurs de bouquets et (avant, après ?) les quelques paroles entendues au vol dans l'ascenseur qui ont suscité en moi cette classique association de mots, mais encore peut-être (ou s'y ajoutant), le même après-midi, dans le couloir où, en attendant leur tour, étaient alignés sur un côté, abandonnés de leurs pousseurs, les malades à radiographier, la bizarre apparition de ce qu'on ne pouvait exactement appeler un lit roulant en ce sens que la couche se trouvait à peu près à la même hauteur que les têtes des deux infirmiers qui poussaient une sorte d'impressionnante machine faite de tubes d'acier et où se trouvait pour ainsi dire comme suspendue sous une couverture tirée jusqu'au cou

et qu'elle soulevait à peine la forme d'un corps dont la tête reposant à plat sur un coussin était non pas, comme on aurait pu s'y attendre, celle, amaigrie et à demi cadavérique d'un grand malade mais au contraire (ce qui rendait la scène plus déconcertante ou plus effrayante encore) celle d'une femme âgée tout au plus d'une quarantaine d'années, et non seulement dans un apparent état de bonne santé mais encore rose et fraîche, entourée d'une chevelure blonde aux ondulations aussi impeccables que si elle sortait de chez le coiffeur, le visage impassible, non pas souriant, mais, aurait-on dit, empreint de sérénité (sinon même peut-être d'une certaine satisfaction), comme sensible à l'espèce d'hommage que traduisait l'inaudible frémissement d'effroi suscité à son passage sur le front des malades en attente aux regards jusque-là résignés, mornes, comme alarmés tout à coup, à la fois terrifiés et incrédules, comme si, dans les esprits, la révélation de quelque effroyable maladie nécessitant un tel échafaudage avait soudain repoussé tout autre souci, toute autre douleur, tandis qu'ils suivaient en silence le passage silencieux de l'impressionnante machine montée sur ses silencieuses roulettes de caout-